

appelle le temps. Ceci prouve qu'à un siècle, on peut se croire jeune. Je le souhaite à tous ceux qui s'argentent et, comme moi, n'ont plus leurs dents de lait.

Cordialités,

H.-F. A.

XVIII

Genève, le 12 mai 1879.

Son rire était si pur, sa vie était ma vie;
Elle morte, je suis l'arbre déraciné...

Les douleurs profondes ont ces accents vrais qui vont au cœur parce qu'ils en viennent. Merci avec sympathie pour ce touchant poème de *Clotilde*, qui fait un pendant pieux aux *Pauca meæ* de nos maîtres atteints de la même infortune.

Les plus grands ont saigné sous la même morsure,
Et tout cœur paternel souffre autant que le leur;
Mais peu savent le mot qui ferme la blessure,
Peu savent dans un hymne embaumer la douleur.

Transfigurer son déchirement en poésie, c'est une des belles formes de la résignation. Heureux qui a la force d'âme nécessaire pour ennoblir ainsi son épreuve et pour conserver un angélique souvenir.

Merci au père qui a bien voulu me faire part de sa tristesse. Je m'y associe avec les sentiments d'une ancienne amitié.

H.-FRÉD. AMIEL.

P.-S. — Mes respects à M^{me} Jules Vuÿ.

XIX

Genève, le 7 septembre 1879.

Cher ami et honoré collègue,

L'excellent Ch.-L. de Bons est mort. Nous étions, je crois, ses deux seules relations à Genève et j'éprouve le besoin de déplorer avec toi la perte de cet homme de bien et de talent, auquel j'étais fort attaché et qui, dans sa dernière maladie, m'a écrit des lettres touchantes.

Hélas ! en trois semaines la Section de Littérature perd deux de ses membres les plus éminents :

Comme ils vont, comme ils vont, moissonnant dans les plaines !...

Cela me remplit de mélancolie, d'autant plus que je viens de passer une quinzaine et même un mois dans les fouilles funéraires, à la suite de la mort d'un parent très proche. J'ai revu des montagnes de lettres remontant jusqu'en 1806 et remuées les cendres de cinquante personnes. O tristesse !

J'espère que Saint-Gervais-les-Bains aura rajeuni les baigneurs genevois.

Salutations cordiales,

H.-F. AMIEL.

XX

Genève, le 20 décembre 1880.

Cher ami,

J'ai reçu pour toi un ouvrage de M. Ch. Berthoud. J'ai convoqué la section pour mercredi 22, afin de ne pas manquer décembre.

Si la communication projetée en novembre désire une place, je lui ai fait place en tête, *avant* la lecture.

J'espère que ces trois choses agréeront à mon infatigable collègue.

Cordialités,

H.-F. A.



LES DERNIÈRES ANNÉES DE SCHOPENHAUER

Nous sommes en 1882; Schopenhauer a soixante-quatre ans; il vient de publier son dernier ouvrage, les *Parerga et Paralipomena*, qui, malgré la singularité du titre, se répand de proche en proche et, à défaut des philosophes, lui gagne le grand public. C'étaient deux volumes de dimension moyenne. Le premier contenait les *Parerga* proprement dits, c'est-à-dire des traités *supplémentaires*, des développements de la doctrine pessimiste, se rapportant à la morale, à la psychologie et même à la métaphysique. Le contenu du second volume, les *Paralipomena*, était indiqué par le sous-titre : *Pensées isolées, mais rangées dans un ordre systématique, sur une grande variété de sujets.*

« Quand Schopenhauer, dit son biographe Gwinner, eut terminé son dernier ouvrage après un travail journalier de six ans, son crédit littéraire était si bas qu'aucun de ses précédents éditeurs n'osa entreprendre la publication, quoiqu'il fût prêt à renoncer à toute espèce d'honoraires. » Un libraire de Berlin céda enfin aux instances du fidèle et infatigable Frauenstädt, et quand celui-ci annonça à son maître le succès final de ses démarches, Schopenhauer lui répondit : « Je suis vraiment heureux d'avoir vécu assez pour mettre au monde mon dernier enfant; je considère maintenant ma mission sur la terre comme terminée. » Il n'attendait plus rien des contemporains, et il avait pris son parti de ne plus compter que sur la postérité. Il ne fit qu'une condition à la publication : c'est que l'annonce du livre ne fût accompagnée d'aucun de ces commentaires élogieux en usage dans la librairie.

Les *Parerga et Paralipomena*, pour des causes diverses, soit philosophiques, soit politiques, mais surtout littéraires, firent ce que n'avaient pu faire ni le *Monde* comme volonté et comme représentation, ni

la Volonté dans la nature, ni les Fondements de la morale : Schopenhauer passa, d'un jour à l'autre, de l'obscurité à la gloire. Jusqu'ici, il n'avait groupé autour de lui qu'un petit nombre de disciples, gens inconnus pour la plupart, convaincus, zélés, mais peu influents; maintenant les adhésions lui viennent de toutes parts, sous forme de lettres, de visites, de comptes rendus dans les journaux. Les femmes lui envoient des fleurs, peut-être à cause du mal qu'il a dit d'elles : il est vrai qu'il le disait en excellent style, et parfois sous une forme humoristique qui n'était pas faite pour leur déplaire.

« Les feux de l'aurore, dit Vauvenargues, ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Qu'est-ce quand ces premiers regards ont été précédés d'une longue nuit d'attente et d'espoir déçu ? Schopenhauer n'a eu jusqu'ici, pour se consoler de ses déboires, que le ferme sentiment de sa valeur; et voici qu'à une génération indifférente et oublieuse succède une génération nouvelle, qui est déjà presque une postérité, et qui s'enflamme pour lui d'un bel enthousiasme. Quoi d'étonnant qu'il ait accueilli sa gloire tardive, presque posthume, avec une joie non dissimulée, et qu'il en ait savouré une à une les moindres manifestations ? « C'est un vrai réconfort pour ma vieillesse, écrit-il à un de ses nouveaux admirateurs, quand les amis de ma jeunesse ont presque tous disparu, de retrouver des amis jeunes dont le zèle surpasse celui des anciens; et ma satisfaction est d'autant plus grande que ce n'est pas à des circonstances fortuites que je dois ces nouveaux amis, mais à la meilleure et à la plus noble partie de moi-même (1). »

Un étudiant de l'université de Leipzig, Karl Bæhr, encore sous l'impression de la lecture des *Parerga* et des autres écrits de Schopenhauer, se présenta chez lui, en 1856, avec une lettre d'introduction de son père, professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde; et le récit qu'il nous a laissé de sa première visite est un des documents qui nous font le mieux pénétrer dans l'intimité du philosophe (2).

« L'ermite de Francfort, dit-il, habitait alors une des maisons qui s'étendent le long du Mein, en face du pont qui mène au faubourg de Sachsenhausen. La maison a été changée depuis; l'entrée, qui était au milieu, a été reportée sur le côté. L'appartement de Schopenhauer était au rez-de-chaussée; il se composait d'une chambre d'habitation à deux fenêtres, avec une alcôve, à gauche de l'entrée, et d'une autre chambre, à droite, également à deux fenêtres, ser-

(1) Lettre à Ernst Otto Lindner, du 9 mai 1833. (Grisebach, *Schopenhauers Briefe*.)

(2) Schemann, *Gespräche und Briefwechsel mit Arthur Schopenhauer, aus dem Nachlasse von Karl Bähr*. Leipzig, 1894.

vant de bibliothèque. Les deux pièces étaient ainsi séparées par un corridor, où passaient tous les habitants de la maison. Au fond du corridor, à gauche de l'escalier, se trouvait une grande chambre, occupée par la vieille servante qui tenait fidèlement le ménage de Schopenhauer; c'était une fervente catholique. Sa chambre à lui était meublée avec une simplicité puritaine. Un secrétaire avec un buste de Kant, un canapé au-dessus duquel était suspendu un petit portrait à l'huile de Gœthe, une table ronde devant le canapé, une petite armoire à glace entre les deux fenêtres, et une table carrée en face du secrétaire : c'était à peu près tout. Sur le mur opposé au canapé se voyaient quelques portraits au daguerréotype de Schopenhauer, et dans un coin près du poêle, un buste de Wieland posé sur un piédestal. »

Bæhr, dans la revue qu'il fait de l'ermitage, n'oublie qu'un détail. Près d'une fenêtre, à côté du secrétaire, une peau d'ours étendue par terre marquait la place habituelle de celui que Schopenhauer appelait son meilleur ami. Ce fut d'abord un bel épagneul blanc, qui avait nom Atma, c'est-à-dire Ame du monde. Il mourut en 1849; Schopenhauer le remplaça par un chien brun de même race, auquel il donna le même nom, et qu'il coucha plus tard sur son testament. Au mois d'octobre 1850, il écrivait à Frauenstädt, après lui avoir fait part des nouvelles du monde philosophique : « Ce qui est plus important, c'est que mon épagneul brun, qui a maintenant dix-sept mois, a pris tout à fait la taille de son prédécesseur, que vous avez connu; c'est, avec cela, le chien le plus vif que j'aie jamais vu. »

Bæhr, en entrant chez Schopenhauer, est d'abord frappé de ce qu'il y a d'expressif et en même temps de distingué dans sa parole. C'est le ton d'un vieillard qui enseigne sans le vouloir, par le seul fait de sa longue expérience. La conversation porte d'abord sur la philosophie allemande, et en particulier sur celle qui régnait alors à l'université de Leipzig, c'est-à-dire sur le dernier système de Schelling, une sorte de conciliation entre le panthéisme et la révélation chrétienne.

« A propos de révélation, dit Schopenhauer, il faut que je vous montre quelque chose de très intéressant et de très rare.

« Et il alla chercher dans un coin de la chambre une statuette représentant une figure assise, à peu près haute d'un pied, en fer ou en cuivre, mais peinte en noir, assez semblable à une pagode chinoise. Il la posa devant nous sur la table, et me demanda d'un ton mystérieux si je devinais ce que c'était.

« Quelque chose de chinois, pensai-je.

« — Cette figure, reprit-il, vient probablement du Thibet; elle a bien cent ans, et représente le Bouddha.

C'est une pièce rare, dont vous ne verrez pas de sitôt la pareille, et que je me suis fait envoyer de Paris. Cette figure est pour les bouddhistes ce que le crucifix est pour les chrétiens. Le Bouddha est représenté ici comme un mendiant, assis à la manière asiatique, les yeux baissés, la main droite retombant sur le genou droit, la main gauche ouverte devant la poitrine pour recevoir des dons. C'est la manière strictement orthodoxe de le représenter.

« Comme je lui demandais pourquoi le Bouddha était représenté dans l'attitude d'un mendiant, il se mit à raconter la légende, mais d'une manière que je n'oublierai jamais. Ce n'était pas un savant de cabinet, un professeur allemand qui parlait, mais un philosophe par la grâce de Dieu, un sage des temps anciens : je l'écoutais avec recueillement.

« — Oui, disait-il, le Bouddha mendie, le Bouddha est un mendiant. Oh ! elle est belle, la légende qui raconte comment il fut amené au salut. Élevé dans une demeure royale, vaste et somptueuse, il en sort pour la première fois dans sa vingtième année, et il se trouve en présence de la plus splendide nature qui puisse être étalée devant les regards d'un homme. Il est émerveillé, et il déclare que l'existence est belle. Mais voici un vieillard à la tête branlante (et Schopenhauer imitait le geste) qui s'avance vers lui et qui semble lui dire : « Regarde-moi ! tout cela n'est rien. » Le prince, consterné, demande à un de ses compagnons : « Qu'est ceci ? — C'est la vieillesse, prince : nous serons tous ainsi. » La marche continue, et l'on rencontre un malade qui se traîne au bord du chemin. Le Bouddha demande aux gens de sa suite : « Ceci aussi peut-il nous frapper ? » Ils lui répondent que oui. Le cortège s'avance encore. On voit passer une bière, sur laquelle est couché un mort. Le Bouddha n'a jamais vu un homme dans cet état ; il est épouvanté, et demande d'une voix tremblante si tous les hommes seront ainsi faits. Ses compagnons secouent les épaules. « Personne n'échappe à la mort, » dit l'un d'eux. — Que dites-vous ? s'écrie le Bouddha. Si notre existence mène à la vieillesse, à la maladie, à la mort, que sommes-nous ? Je ne veux plus vivre ainsi ; je veux me séparer de vous, aller dans le désert, et méditer. » Arrivé dans le désert, il congédie encore l'unique serviteur qu'il avait gardé, et il donne la liberté à son cheval, en lui disant : « Toi aussi, tu seras sauvé un jour. » Puis il change ses vêtements contre ceux d'un mendiant, et passe le reste de ses jours dans la méditation et l'abstinence. »

La conversation se prolonge. Après qu'on a épuisé les nouvelles du monde philosophique et littéraire, Schopenhauer parle des visites qu'il reçoit, ou qu'il refuse, et de la singulière idée qu'on se fait quelquefois de sa personne, depuis que le grand public

s'occupe de lui. Il ne tarit pas de verve, et il peint tout ce qu'il raconte. « Il me cita, continue Bæhr, comme exemple des jugements baroques qu'on portait sur lui, une tirade d'un écrivain français, qui, parlant du séjour de Schopenhauer en Italie, dans un temps où lui-même était encore au berceau, s'exprimait à peu près ainsi : *Il jouissait des beautés de la nature italienne, considérait les monuments de l'antiquité, mais repoussait les hommes et regardait les femmes avec mépris.* En citant ces mots, Schopenhauer se renversa sur son canapé en riant aux éclats, et en ce moment il me parut tout à fait jeune. « Moi repousser les hommes ! s'écriait-il. Mais songez donc que j'avais trente ans et que la vie me souriait. Et quant aux femmes, si seulement elles avaient voulu de moi (1) ! »

Schopenhauer trouva, en 1834, un admirateur inattendu et très enthousiaste dans le compositeur Richard Wagner. Sans faire de Wagner un pessimiste par nature, on peut dire qu'à aucune autre époque de sa vie il n'était mieux préparé pour comprendre et pour s'approprier les théories de Schopenhauer. Il était alors occupé de sa trilogie des *Nibelungen*, dont l'exécution fut souvent interrompue, dont le plan changea plusieurs fois, mais qui devait montrer, sous quelque forme que ce fût, l'extinction d'une race de dieux, c'est-à-dire la fin d'un monde. La réaction qui avait suivi le mouvement révolutionnaire de 1848 l'avait forcé à s'exiler. Il vivait à Zurich, au milieu d'un petit groupe d'amis, tels que le poète Herwegh, le romancier Gottfried Keller, le philologue Ettmüller, le journaliste Wille, mais loin de ses relations et de ses intérêts d'artiste. *Tannhäuser* et *Lohengrin* se jouaient en Allemagne sans lui, et souvent autrement qu'il ne l'aurait voulu. Il avait des moments de découragement, de désespoir. Au mois de mars 1853, il écrivait à Liszt : « Je ne vis guère qu'après de toi et loin du lieu que j'habite. Ma vie n'est qu'un rêve, et quand je me réveille, c'est pour souffrir. Rien ne me tente ni ne m'attache, ou ce qui me tente et m'attache est loin de moi. Comment ne tomberais-je pas dans la plus profonde mélancolie ? » Et un peu plus tard : « Aucune des dernières années n'a passé sur ma tête sans que je me sois trouvé plusieurs fois face à face avec la résolution suprême d'en finir. Tout dans mon existence

(1) Le passage en question est cité de mémoire d'après Bartholmess (*Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, livre XIII). En général, Schopenhauer n'était pas content de la critique française du temps. Il traite de « pur bavardage » un article où Saint-René Taillandier, après avoir accordé « qu'il y avait de bonnes inspirations dans les premiers travaux de M. Schopenhauer, » et avoir donné un court aperçu de sa philosophie, concluait en ces mots : « Est-ce assez d'extravagances ? » (Lettre à Frauenstädt, du 14 août 1856.)

est effondrement et ruine... Je n'ai plus la foi, et quant à l'espérance, il ne m'en reste qu'une, celle de dormir d'un sommeil si profond, si profond que tout sentiment de la misère humaine soit anéanti en moi. Ce sommeil, je devrais bien pouvoir me le procurer, cela n'est pas bien difficile... On ne peut considérer le monde qu'avec mépris, il ne mérite que cela. Gardons-nous de fonder sur lui aucun espoir, de lui demander aucune illusion pour notre cœur ! Il est mauvais, mauvais, foncièrement mauvais (1). »

C'est dans cette disposition d'esprit que Wagner reçut des mains de Herwegh *le Monde comme volonté et comme représentation*, où il trouverait, disait son ami, des idées analogues à celles qui faisaient le fond de sa trilogie. Il rend compte, dans une lettre à Liszt, de l'impression que le livre lui produisit : « Je suis pour l'instant tout occupé d'un homme qui m'est apparu dans ma solitude comme un envoyé du ciel : c'est Arthur Schopenhauer, notre plus grand philosophe depuis Kant, dont il a le premier, selon son expression, développé la pensée jusqu'au bout. Les professeurs allemands l'ont prudemment ignoré pendant quarante ans, et il vient seulement d'être découvert, à la honte de l'Allemagne, par un critique anglais. A côté de lui, quels charlatans que les Hegel et consorts ! Sa pensée maîtresse, la négation finale du *vouloir-vivre*, est d'un sérieux terrible ; mais c'est l'unique voie du salut. Naturellement, cette pensée n'a pas été nouvelle pour moi, et, en général, on ne saurait la concevoir, si on ne l'a déjà portée en soi-même. Mais c'est ce philosophe qui me l'a d'abord révélée avec une entière clarté. Quand je me reporte aux orages qui m'ont secoué, aux efforts convulsifs avec lesquels je me cramponnais malgré moi à l'espérance de vivre, quand aujourd'hui encore la tempête se déchaîne dans mon sein, j'ai pourtant un *quétif* qui, dans mes nuits d'insomnie, m'aide à trouver le repos : c'est l'aspiration sincère et profonde vers la mort, vers la pleine inconscience, le non-être absolu, l'évanouissement de tous les rêves, l'unique et suprême délivrance. »

Ces derniers mots semblent détachés du drame de *Tristan et Iseult*. C'est, en effet, en 1854 et sous l'influence de Schopenhauer que ce drame fut conçu. Sur un point seulement Wagner différait de Schopenhauer : il pensait que l'amour, dans sa forme héroïque, tel qu'il le représentait dans ses deux personnages principaux, loin d'être une expression de l'énergie volontaire, pouvait mener, par le mépris de tous les autres biens de la vie, à la suprême délivrance, à la négation du *vouloir-vivre*. Il songea même à développer son idée dans une lettre qu'il

destinait à Schopenhauer, et qui aurait pu être le point de départ d'une correspondance intéressante, mais qui n'a jamais été envoyée.

Au reste, si des relations plus étroites avaient pu s'établir entre ces deux hommes, on pourrait dire entre ces deux volontés également absolues, ils se seraient trouvés en désaccord sur d'autres points encore. Quand Richard Wagner chargea, en 1854, un de ses amis de remettre en son nom un exemplaire de *l'Anneau du Nibelung*, « comme témoignage d'admiration et de reconnaissance, au grand philosophe », celui-ci lui fit répondre : « Faites part de mes remerciements à votre ami, et dites-lui en même temps de laisser là la musique : il a plus de talent pour la poésie. Moi, Schopenhauer, je reste fidèle à Rossini et à Mozart. » Schopenhauer, en musique comme en poésie, était un classique à la manière de Gœthe. Au reste, il ne connaissait probablement de Wagner que le *Vaisseau Fantôme*, qu'il avait vu jouer, peut-être imparfaitement, à Francfort. Wagner ne lui garda pas rancune, comme le prouve la lettre qu'il écrivit au peintre Lenbach, quand celui-ci lui envoya le portrait de Schopenhauer pour sa villa de Bayreuth : « Le voilà vivant devant nous, source d'idées profondes et claires. J'espère, pour l'avenir de la civilisation, que le temps viendra où Schopenhauer sera la loi de notre pensée et de notre connaissance (1). »

En 1857, la doctrine de Schopenhauer était enseignée dans trois universités, à Bonn, à Breslau et à Iéna. La même année mit le philosophe en relation avec l'un des poètes les plus considérables de l'époque, Frédéric Hebbel, qui, par tous les événements de sa vie et par tous les traits de son caractère, était fait pour le comprendre. Hebbel était un enfant de la misère, qui, par une série d'efforts héroïques, avait fini par conquérir sa place dans le monde. Mais il avait gardé de sa lutte contre la destinée un fonds d'amertume et de dureté, que ses derniers succès adoucirent à peine. Depuis son mariage avec Christine Enghaus, une des artistes les plus distinguées du théâtre de la Hofburg, il habitait Vienne, et c'est de là que, le 29 mars 1857, au milieu d'une lecture des *Parerga et Paralipomena*, il écrivait à son ami Émile Kuh, qui devint plus tard son biographe :

« Je lis en ce moment un écrivain tout à fait remarquable, le philosophe Schopenhauer. Je suis honteux de ne l'avoir pas connu plus tôt, et je me trouverais presque coupable, si je n'avais pour excuse le silence obstiné et malveillant que les sectes philosophiques ont longtemps observé à son égard, et dont lui-même se plaint amèrement. C'est par hasard que son ouvrage m'est tombé entre les mains. Je sortais d'un travail fatigant, et j'avais demandé à

(1) *Briefwechsel zwischen Richard Wagner und Liszt*, 2^e édit., 2 vol., Leipzig, 1900.

(1) Schemann, *Schopenhauer-Briefe*.

la Bibliothèque quelques livres pour me distraire. Quel fut mon étonnement de me trouver en présence d'un des esprits les plus éminents de notre littérature ! Quand on lit d'abord, dans un auteur inconnu, le passage suivant : « J'ai appris à l'humanité beaucoup de choses qu'elle ne devra jamais oublier, c'est pourquoi mes écrits ne périront pas », et quand, après un moment de surprise, on est obligé de s'écrier : « Cet homme a raison ! » on a fait une expérience qui n'est pas banale. Schopenhauer a près de soixante-dix ans ; il a beaucoup de points de contact avec moi ; il y a seulement entre nous cette différence, que lui, le philosophe, fait de certaines idées le pivot de l'univers, tandis que moi, poète, je cherche à incorporer ces mêmes idées dans des personnages. »

Hebbel était alors occupé de sa trilogie des *Nibelungen*, qu'il mit encore cinq ans à terminer, et qui fut son dernier ouvrage. Six semaines après, il vint voir, à Francfort, son ami le poète Wilhelm Jordan, qui devait bientôt, lui aussi, s'attaquer au sujet des *Nibelungen*. Ils allèrent ensemble chez Schopenhauer, et, le 6 mai, Hebbel écrivit à Christine Enghaus : « Schopenhauer passe pour grossier et inabordable, comme je le suis moi-même. On me l'avait déjà dit, et Jordan me le confirma, m'avertissant même d'être sur mes gardes. Mais je connaissais trop bien par ma propre expérience la valetaille qui répand ces sortes de bruits, pour me laisser effrayer. Ce sont des êtres creux, qui pourraient tout aussi bien envoyer à un homme supérieur leur défroque empaillée ; et quand celui-ci, n'ayant pu réveiller en eux une étincelle de vie, finit par leur montrer la porte, ils s'en prennent naturellement à lui et non à eux-mêmes. Je trouvai un vieillard extrêmement jovial. Il se comparait à un homme qui se serait attardé sur un théâtre au milieu des préparatifs de la mise en scène, et qui, au lever du rideau, se sauverait tout confus. « La comédie de ma célébrité commence, ajoutait-il : que faire là avec ma tête grise ? » Je suis sûr que, si je vivais à Francfort, nous deviendrions amis. Pour cette fois, je ne voulais que remplir un devoir ; car, pour un homme qui a commencé à écrire quand je vins au monde, je suis un héraut de la postérité (1). »

Le soixante-dixième anniversaire de la naissance de Schopenhauer fut célébré avec éclat par ses adhérents, et il en fut de même des deux anniversaires suivants. Les étrangers de passage à Francfort demandaient à le voir, et il était particulièrement accueillant pour les Anglais et les Français. Il reçut, en 1859, la visite de Foucher de Careil et de Challe-mel-Lacour. Vers la fin de la même année, une artiste de Berlin, Élisabeth Ney, petite-nièce du ma-

réchal, vint lui offrir de faire son buste. « Elle a vingt-quatre ans, écrit-il à son disciple Adam de Doss ; elle est fort jolie et extraordinairement aimable. Elle a travaillé pendant un mois, sans perdre un jour, dans une chambre que je lui avais fait arranger dans mon appartement. Elle m'a accompagné plusieurs fois dans mes promenades, et nous courions à travers champs le long du Mein. Nous nous entendions très bien. Le buste a été exposé pendant quinze jours, et tout le monde l'a trouvé très ressemblant. Elle l'a emporté à Berlin, pour le vendre et en surveiller la reproduction. »

La visite de M^{lle} Ney fut le dernier rajeunissement de l'ermite philosophe. Il ne croyait pas vieillir. Il se comptait parmi les privilégiés de la fortune, non seulement pour les dons de l'esprit, mais encore pour la force du corps. Il sentait en lui, comme il aimait à le dire, la vigoureuse ardeur, le *igneus vigor*, que Virgile prête aux ancêtres de son héros. Il fait un jour allusion, devant Bæhr, à cette sorte d'apologue qui termine les *Aphorismes sur la sagesse*, où il montre les différents âges de la vie sous l'influence des planètes, depuis Mercure, qui se meut avec la légèreté de l'enfance dans son orbite étroite, jusqu'à Saturne, qui marche avec lenteur sur sa route allongée, et à Uranus, qui tire son nom du ciel, le terme final. Il venait de quitter, pensait-il, le cercle de Jupiter, l'astre dominateur, et il comptait bien prolonger le voyage de la vie jusqu'aux confins extrêmes où le froid Neptune est encore effleuré par le rayonnement du feu central. « Voyez-vous, continuait-il devant Bæhr, quand un homme a soixante-quatorze ou soixante-quinze ans, on parle d'un grand âge. Peu d'hommes passent cette limite. J'aurais ainsi encore cinq ans à vivre. Bah ! nous verrons bien. Chacun peut se tromper, mais il me semble que j'ai encore vingt ans devant moi. »

Il disait cela en 1858. L'année précédente, il avait eu une syncope à table, mais il s'était remis aussitôt et il n'avait rien changé à ses habitudes. Dans les derniers jours d'avril 1860, il fut pris de suffocations et de battements de cœur. Les accidents devinrent plus fréquents au mois de septembre, et il dut renoncer à ses promenades. Le 18 de ce mois, après un nouvel accès, Gwinner alla le voir. Il causait encore avec la même animation, le même ton de voix énergique, le même feu dans le regard. A propos d'un volume des œuvres de Baader, qui venait de paraître, il disait : « Il y a diverses espèces de philosophes, les philosophes abstraits et les philosophes concrets, les philosophes théoriques et les philosophes pratiques ; mais pour Baader il faudrait faire une classe à part, celle des philosophes insupportables. » Il parla de son dernier ouvrage. « Ce serait fâcheux, dit-il, si je mourais maintenant ; j'ai encore

(1) *Friedrich Hebbels Briefwechsel, herausgegeben von Félix Bamberg*, 2 vol., Berlin, 1890-1892 ; au second volume.

d'importantes additions à faire aux *Paralipomènes*. » Gwinner était rassuré en le quittant. Le 21, au matin, son médecin, en entrant chez lui, le trouva assis sur son canapé, inanimé, sans que ses traits trahissent la moindre altération.

Dans un des fragments autobiographiques qu'il a légués à Gwinner, il se rend ce témoignage que, si le terme de sa vieillesse est incertain, sa mission du moins est remplie; et, jetant un regard en arrière sur sa vie, il fait le départ de ce qu'elle contenait d'essentiel et d'accidental: « Quand parfois je suis tenté d'être mécontent de mon sort, je me dis à moi-même quelle chose importante c'est pour un homme comme moi de pouvoir consacrer toute son existence à cultiver ses dons naturels et à poursuivre la tâche qui lui a été dévolue à sa naissance. Il y avait plus de mille à parier contre un que cela ne fût pas possible et que ma carrière fût manquée. Dans les rares moments où je me croyais malheureux, c'était, pour ainsi dire, par suite d'une méprise, d'une erreur de personne. Je me prenais pour un autre, par exemple pour un professeur libre qui ne peut obtenir une chaire et qui n'a pas d'auditeurs (1), ou pour un original livré en pâture à la médisance des *philistins* et au caquetage des commères, ou pour un amoureux éconduit par sa belle, ou pour un malade cloué sur son fauteuil, ou pour telle ou telle autre personne affligée de pareille misère. Tout cela, ce n'était pas moi; c'était tout au plus l'étoffe dont était fait le vêtement que je portais alors et que je changeais l'instant d'après pour un autre. Mais qui suis-je donc? Je suis celui qui a écrit *le Monde comme volonté et comme représentation*, et qui a donné du grand problème de l'existence une solution qui remplacera peut-être les solutions antérieures et en tout cas occupera les penseurs des siècles à venir. »

A. BOSSERT.



LE CENTENAIRE

DE L'INDÉPENDANCE VAUDOISE

Le canton de Vaud a célébré, le 14 avril de cette année, le centième anniversaire de l'acte qui marqua son avènement dans la vie politique, la réunion de son premier Grand-Conseil. A cette occasion, sans parler des banquets et des cortèges officiels, on a solennellement exécuté, dans la cathédrale de Lausanne, une cantate d'un jeune musicien vaudois, M. Dénéreaz;

(1) On sait que Schopenhauer enseigna sa philosophie pendant un seul semestre et sans succès à l'université de Berlin.

puis, sur le théâtre de la même ville, on a représenté la pièce historique qu'Henry Warnéry, dont j'ai parlé ici même, achevait peu de temps avant sa mort, *le Peuple vaudois*. D'autre part, la commune de Mézières, — un grand et prospère village du Jorat dont le signataire de ces lignes s'honore d'être ressortissant, — avait pris l'initiative d'organiser des représentations d'une autre pièce empruntée à l'histoire de l'émancipation, *la Dime*, de M. René Morax. Et ces deux œuvres, jouées par des amateurs, ont obtenu un égal succès d'enthousiasme. Cependant, avril n'est guère propice à ces grandes fêtes populaires que la Suisse affectionne et qu'elle excelle à célébrer avec un éclat tout particulier. On remit donc au mois de juillet les solennités officielles, qui commenceront demain et dureront trois jours. Le morceau capital en sera le « festival » dont la composition a été confiée à M. Jaques-Dalcroze, un jeune et déjà célèbre musicien. Ajoutez que depuis cinq ans les éditeurs vaudois ont publié toute une littérature sur la Révolution dont le 14 avril fut le terme décisif, et que les titres transcrits ci-dessous (1) n'en donnent qu'une idée incomplète. Et vous comprendrez à quel point un petit peuple dont la vie est intense s'exalte à cette heure dans les souvenirs de ses souffrances et de ses luttes, de ses servitudes, de son énergie et de son émancipation.

Une telle exaltation est toujours belle, parce qu'un peuple ne peut que gagner à évoquer, c'est-à-dire à revivre en pensée les grandes heures de son histoire. Il reconnaît ainsi dans sa force le lien de continuité qui relie les descendants aux ancêtres; il se retrempe dans ses traditions, dont l'héritage devient difficile à préserver à travers les mouvements de plus en plus rapides d'une civilisation trop accélérée; il puise dans les leçons du passé la joyeuse confiance qui lui permettra d'affronter l'inconnu de ses destinées. L'étroitesse des frontières qui enclosent un tel spectacle n'en saurait diminuer l'intérêt: elle permet au contraire de rappeler que la grandeur n'est pas exclusivement matérielle; et les manifestations qui s'y déploient, à se trouver plus resserrées, gagnent une unité qu'elles ne sauraient avoir dans un pays où se

(1) *La Vie vaudoise et la Révolution*, par Charles Burnier; Lausanne, G. Bridel, 1902. — *Chez nos aïeux*, par A. de Montet, Th. Rittener et Albert Bonnard; Lausanne, F. Rouge. — *Histoire du canton de Vaud*, par P. Maillefer; Lausanne, Payot, 1903. — *Comment est née la Constitution vaudoise de 1803*, par E. Couvreur; Lausanne, G. Bridel, 1903. — *Le Chemin d'espérance*, par H. Warnéry; Paris, Perrin, 1899. — *Le Testament de ma jeunesse*, par S. Coraut; Lausanne, Payot, 1903. — *Davel*, poème dramatique, par V. Rossel; Lausanne, Payot, 1898. — *La Dime*, pièce historique par René Morax; Lausanne, Payot, 1903. — *Le Peuple vaudois*, pièce historique par H. Warnéry; Lausanne, Payot, 1903. — *Les représentations du Peuple vaudois*, brochure publiée par la Commission de publicité; Lausanne, Corbaz, 1903.